

funeste, faisait cette folie, ses troupes, quelque bien armées, quelque bien organisées qu'elles pussent être, seraient infailliblement écrasées par les Myrmidons levés en masse et surexcités par l'amour de la patrie, n'eussent-ils pour se défendre que des fourches et des bâtons.

« Pour les mêmes raisons, il était puéril d'exercer les citoyens au maniement des armes, et de leur causer ainsi de grandes fatigues et de stériles dépenses. On sait toujours se battre, et l'on est sûr de vaincre, lorsqu'on a pour soi la justice, et qu'on marche à l'ennemi au cri de : « Liberté ! »

Il était fort tard quand ce discours fut terminé. Le Ministre déclara qu'il avait à présenter quelques observations, et la suite de la discussion fut renvoyée au lendemain.

Pacôme rentra chez lui et soupa de grand appétit. Puis il se coucha, satisfait de sa journée, et dormit du sommeil du juste.

V

Cette nuit-là, Pacôme eut un rêve étrange.

Au milieu d'une vaste plaine couverte d'épis déjà murs, une colline s'élevait par une pente douce. Au pied de la colline, était un petit lac, dont l'eau tranquille réfléchissait un double rang de grands peupliers, et deux ou trois maisons blanches, autour desquelles erraient de belles vaches laitières et quelques moutons gardés par de robustes fillettes. Un pont de pierre était jeté sur le lac, et unissait les deux rives opposées, à un endroit où elles formaient un étroit canal. De là, partait un chemin qui serpentait au flanc de la colline, et conduisait au large plateau qui la couronnait.

Sur le plateau, était un édifice en construction, presque entièrement masqué par des échafaudages.

Une foule de travailleurs étaient réunis en ce lieu. Les uns taillaient la pierre, préparaient la chaux, montaient les matériaux, élevaient les murs, ajustaient les charpentes, pendant que l'architecte et ses aides allaient et venaient, donnant leurs ordres et encourageant les ouvriers. D'autres, sur les flancs de la colline, défonçaient